CHAPITRE II

DEPUIS LE DÉPART DES CROISÉS JUSQU'AU SIÈGE DE NICÉE
DE (1096 A 1097)

Les évêques, les barons, les chevaliers et tous les fidèles qui avaient assisté au concile de Clermont, avaient juré de marcher à la délivrance de Jérusalem; ils portaient sur leur vêtement une croix rouge de drap ou de soie, et de là vint le nom de *croisés*. Urbain, pour achever d'embraser le cœur des fidèles, visita plusieurs provinces de France, assembla des conciles dans les villes de Rouen, d'Angers, de Tours, de Nîmes; la foule des chrétiens le suivait; l'enthousiasme pour la guerre se propageait dans toutes les parties du royaume. Le concile où la croisade avait été décidée s'était tenu au mois de novembre 1095 : c'est au mois d'août de l'année suivante qu'on avait fixé le départ des pèlerins. On passa l'hiver à s'occuper des préparatifs de voyage. Les pasteurs de tous les diocèses étaient occupés à bénir des croix, des armes et des drapeaux. Les privilèges accordés aux croisés se mêlaient à la ferveur religieuse pour augmenter le nombre des pèlerins et des guerriers. Tous les péchés étaient remis; l'Église prenait sous sa protection les croisés, leurs familles et leurs biens; les pèlerins étaient affranchis d'impôts et à l'abri des poursuites de leurs créanciers pendant toute la durée de la croisade.

L'ardeur du pèlerinage s'étendait partout; c'était la seule préoccupation, le seul intérêt, la seule ambition. Le désir de visiter les saints

lieux et de conquérir l'Orient était devenu le sentiment ou plutôt la passion universelle. Les terres se vendaient à vil prix; les artisans, les marchands et les laboureurs ne songeaient plus à leurs travaux accoutumés; tout ce qui n'était pas la croisade devenait indifférent. Les cloîtres ne pouvaient garder leurs hôtes austères; le serment de vivre et de mourir dans la solitude avait fait place à un entraînement vers les lointaines régions. Chose étrange! les voleurs et les brigands, sortant de leurs retraites inconnues, imploraient la faveur de prendre la croix et d'aller expier leurs crimes dans la guerre contre les ennemis de Jésus-Christ. L'enthousiasme de la croisade, parti du royaume de France, avait gagné l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne; la croix avait confondu dans une même pensée les diverses nations de l'Occident. Tous les peuples comme tous les individus ne reconnaissaient plus qu'une terre digne d'envie, la Palestine; qu'une entreprise glorieuse, la croisade; qu'une seule espérance, celle de délivrer Jérusalem. Les imaginations, les passions populaires avaient associé la nature elle-même à ce vaste élan belliqueux; on avait vu dans le ciel des nuages couleur de sang, une comète semblable à un glaive, de flottantes cités avec leurs tours et leurs remparts, des légions armées et l'étendard de la croix. Les illustres morts des temps passés avaient même, disait-on, quitté leurs tombes pour assister à ce grand mouvement de l'Europe chrétienne.

Aux premiers jours du printemps de 1096, un besoin subit de se mettre en route se montra sur tous les points de l'Europe; rien ne pouvait plus contenir la pieuse ardeur des pèlerins. Toutes les conditions, tous les rangs, tous les âges se mêlaient sous la bannière de la croix. Les chemins étaient couverts de troupes d'où s'échappaient tour à tour le cri de *Dieu le veut!* le bruit des clairons et des trompettes, le chant des hymnes et des psaumes. Des familles entières, emportant leurs provisions, leurs ustensiles, leurs meubles, partaient pour la Palestine, se confiant dans la providence de Celui qui nourrit les oiseaux du ciel. Dans leur naïve ignorance, les enfants des villages, lorsqu'une ville ou un château se présentait à leurs yeux, demandaient *si c'était là Jérusalem.*

Les princes et les capitaines qui devaient conduire les différentes troupes des croisés avaient décidé qu'ils ne partiraient ni dans le même temps ni par la même route, et qu'ils se réuniraient à Constantinople. Le gros de la multitude ne voulut point attendre; se trouvant sans chef, elle demanda à Pierre l'Ermite de la conduire en Orient; Pierre

y consentit. Couvert d'un manteau de laine, un froc sur la tête, des sandales aux pieds, monté sur la mule avec laquelle il avait parcouru l'Europe, Pierre se dirigea vers l'Allemagne à la tête de quatre-vingts à cent mille hommes: le prédicateur de la croisade, devenu le chef de cette grande multitude de pèlerins, n'avait point songé aux désordres et aux malheurs que devaient amener l'ignorance grossière, l'imprévoyance et l'indiscipline. L'avant-garde de l'armée de Pierre l'Ermite, conduite par Gauthier *Sans-Avoir*,, ne comptait que huit cavaliers; tout le reste allait à la conquête de l'Orient en demandant l'aumône. Cette avant-garde arriva à Constantinople après une triste et désastreuse marche de deux mois, en passant par la Hongrie et la Bulgarie. L'empereur Alexis lui permit d'attendre l'armée de Pierre l'Ermite. Cette armée, en suivant la route des soldats de Gauthier Sans-Avoir, trouva les traces de malheurs qu'elle voulut imprudemment venger. Elle souilla à Semlin la cause de la croisade par d'horribles excès; ces excès furent cruellement expiés sous les murs de Nissa. Lorsque les débris de la troupe de Pierre l'Ermite joignirent les débris de l'avant-garde autour de la capitale de l'empire grec, on jura d'observer la discipline et d'obéir aux sages inspirations. Pierre l'Ermite fut un grand sujet de curiosité à la cour impériale; Alexis le combla de présents, fit distribuer à son armée de l'argent et des vivres, et lui conseilla d'attendre l'arrivée des princes pour commencer la guerre.

Mais les princes et les chefs véritables de la croisade n'avaient point encore quitté l'Europe; de nouvelles troupes, semblables à celles de Gauthier Sans-Avoir et de Pierre l'Ermite, devaient les précéder encore. Un prêtre du Palatinat, nommé Gotschalk, partit avec quinze à vingt mille hommes de diverses provinces d'Allemagne qui s'étaient armés à sa voix; dans son passage à travers la Hongrie, la troupe de Gotschalk s'abandonna à toutes les fureurs de la licence: elle périt misérablement sous le fer des Hongrois. Une autre multitude de pèlerins des bords du Rhin et de la Moselle se mit en marche, ayant à sa tête un prêtre nommé Volkmar, et un comte, Émicon; cette multitude, composée d'un ramas de vagabonds et d'aventuriers, poussée par deux chefs qui comprenaient mal l'esprit de la croisade, choisit pour premiers ennemis tous les Juifs qu'elle rencontra; un épouvantable massacre ensanglanta plusieurs villes d'Allemagne; le Rhin et la Moselle roulèrent des cadavres d'Israélites. Après ces scènes de carnage, les soldats d'Émicon, s'avançant vers la Hongrie, voyaient les peuples s'enfuir à leur approche. Mesbourg leur avait fermé ses portes et

Urbain II prêchant la croisade à Marmoutier (près Tours).

refusé des vivres. La plupart de ces indignes croisés trouvèrent la mort sous les murs de Mesbourg, qu'ils avaient inutilement assiégée; un petit nombre seulement de l'avant-garde de la troupe d'Émicon arriva jusqu'à Constantinople.

Toutes ces bandes réunies devenaient pour Alexis de redoutables hôtes; déjà les maisons, les palais et même les églises de Byzance avaient été pillés par ces pèlerins effrénés; l'empereur leur fit passer le Bosphore. Les troupes des croisés établirent leur camp dans les environs de Nicomédie. Bientôt des querelles éclatèrent entre les Français, les Italiens et les Allemands. Ceux-ci, conduits par un chef nommé Renaud, s'avancèrent du côté de Nicée, enlevèrent aux musulmans la forteresse d'*Exerogorgo*, et peu de temps après, assiégés par les Turcs, ils furent presque tous livrés au tranchant du glaive. En apprenant le destin funeste des Italiens et des Allemands, les Français demandèrent à leur chef Gauthier de les conduire à la rencontre de l'ennemi pour venger les chrétiens leurs frères. Les prudentes remontrances de Gauthier sont accueillies par des murmures; ce chef obéit aux cris violents de la multitude; on marche en désordre vers Nicée. Une prompte défaite vint punir cette rébellion. Gauthier, digne de commander à de meilleurs soldats, tomba percé de sept flèches. Pierre l'Ermite, qui depuis longtemps avait perdu son autorité parmi les croisés, était revenu à Constantinople avant la bataille. A partir de ce moment le cénobite ne joua plus qu'un rôle ordinaire; il fut à peine aperçu dans une guerre qu'il avait préparée par ses éloquentes prédications.

Telle avait été la destinée des trois cent mille croisés que l'Europe avait vus partir. On dut apprendre avec douleur, mais non point avec surprise, les désastres de ces troupes sans lois, sans vertus, sans discipline, qui avaient été formées en quelque sorte de l'écume de l'Occident. Ces malheurs ne pouvaient amener aucun découragement parmi les chefs de la croisade; des armées plus régulières et plus chrétiennes allaient offrir à l'Orient des combattants plus formidables que les bandes dispersées ou détruites dans la Bulgarie, la Hongrie et la Bithynie. C'est ici que la croisade commence; c'est maintenant que la guerre de la croix va se montrer à nous dans son héroïque et véritable esprit.

A la tête des armées chrétiennes s'offre d'abord Godefroy de Bouillon, duc de basse Lorraine, sorti de la race du comte de Boulogne, et descendant, par les femmes, de Charlemagne. Fort jeune encore, il avait combattu avec éclat dans la guerre déclarée entre le saint-siège